



Vocables d'autel, reliques et vénération des saints dans quelques cathédrales de la France septentrionale à la fin du Moyen Age

Vincent Tabbagh



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cem/11802>
DOI : 10.4000/cem.11802
ISSN : 1954-3093

Éditeur

Centre d'études médiévales Saint-Germain d'Auxerre

Référence électronique

Vincent Tabbagh, « Vocables d'autel, reliques et vénération des saints dans quelques cathédrales de la France septentrionale à la fin du Moyen Age », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA* [En ligne], Hors-série n° 4 | 2011, mis en ligne le 01 juin 2011, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cem/11802> ; DOI : 10.4000/cem.11802

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.



Les contenus du *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre (BUCEMA)* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Vocables d'autel, reliques et vénération des saints dans quelques cathédrales de la France septentrionale à la fin du Moyen Age

Vincent Tabbagh

- 1 L'église est la demeure des saints, par l'abri qu'elle offre à leurs reliques, l'évêque Victrice voulait le faire comprendre aux fidèles de son diocèse de Rouen dans les années 390, lorsqu'il organisait l'*adventus* solennel des restes de treize martyrs dans sa cité et leur placement dans les autels de sa cathédrale pour en assurer la dédicace¹. Pourtant, cette affirmation générale recouvre par la suite des modalités et des accents fortement diversifiés. Ces reliques peuvent être scellées dans la table des autels, déposées dans une salle de trésor fermée, dans des armoires latérales des sanctuaires, dans des châsses exposées en des lieux plus ou moins éminents, autant de dispositions qui traduisent les approches spirituelles différenciées de leur vénération ; le patronage des saints peut s'attacher précisément et fortement à un autel, à la chapelle latérale d'une cathédrale ou à une fondation de messes régulièrement célébrées, autant de choix qui manifestent les particularités locales des dévotions que l'on tourne vers eux. La présentation de quelques cas de cathédrales septentrionales, choisies davantage pour la précision et l'accessibilité de leurs sources que pour leur caractère spécialement significatif, se fixe pour but de mettre en évidence la richesse et la complexité de cette relation aux bienheureux.
- 2 Les dispositifs à la fois monumentaux et institutionnels de la cathédrale d'Angers témoignent de la présence intense des saints dans les multiples gestes spirituels qui trouvent à s'y déployer. La chapelle, en tant que bâti adjacent, n'y tient aucune place, il n'y est donc question que d'autels, peu nombreux mais dans une ordonnance spatiale soigneusement calculée : outre les deux du chœur, deux autres s'appuient au revers des stalles, face à la nef qui en compte cinq, et quatre s'alignent le long de la muraille orientale de chacun des deux bras du transept². Une symétrie rigoureuse a été respectée,

preuve d'une conception forte de l'unité de l'espace cathédral. Ils portent tous des vocables de saints à l'exception d'un autel de la Croix, qui reçoit d'ailleurs en 1418 une seconde vocation, saint Pierre. En dehors de lui, les saints apostoliques sont peu représentés, Paul, Jacques, Etienne, Laurent ou Jean brillant par leur absence. Au contraire affirment leur présence les saints de la région (Séréné et Maurice) et surtout ceux que la dévotion particulière d'un fondateur a importés d'autres diocèses, comme Denis, Martial, Thibault, Foy et Rémi ou, plus proches, Martin, Gatien et Julien. Une certaine hiérarchie paraît avoir présidé à l'attribution des vocables. Saint Pierre, à gauche et Notre-Dame, à droite, encadrent l'entrée du chœur capitulaire, face à la nef, saint Michel et saint Nicolas patronnent les autels des transepts les plus proches du chœur tandis que les saints locaux d'importation donnent leur nom à ceux de la nef. Changeant assez fréquemment au gré du renouvellement des dévotions, ces vocables expriment une véritable vie des patronages et de la dévotion aux saints. S'affirme également un lien entre l'autel, sa dédicace et les reliques qu'il abrite ou supporte: l'autel matutinal, au fond de l'abside sans déambulatoire, dédié à saint René, porte la châsse de cet enfant ressuscité par l'évêque d'Angers Maurille. De même le reliquaire de saint Séréné repose sur la table qu'il patronne. Le vocable de saint Yves vient s'ajouter à celui d'André lorsque en 1364 est placée sur l'autel une côte du prêtre breton. Le décor et le mobilier renforcent encore cette relation entre un personnage céleste et l'*altar* qui lui est dédié. Une longue fresque, peinte au milieu du XIII^e siècle dans l'abside, racontant les vies de Maurille et de René, entoure les autels de ces saints, dont le principal que pare la châsse du premier d'entre eux³. Une statue de saint Yves trouve place sur celui qui porte son vocable contre le mur sud de la nef, depuis 1438 au plus tard. La présence des élus dans la vie de la cathédrale et du chapitre s'exprime encore par le fait qu'ils donnent leur nom aux prébendes des chanoines, alors qu'ailleurs celles-ci sont en général désignées par le lieu qui sert d'assise à leurs revenus, voire par un simple numéro. À proximité de l'endroit où il faisait disposer son tombeau, le roi René d'Anjou fit faire une armoire reliquaire dans le mur du chœur, par un attachement archaïsant à l'inhumation *ad sanctos*. Tout, dans la liturgie de la cathédrale, dans la grande richesse des châsses et dans leur emplacement éminent montre la puissance de la dévotion que le milieu angevin porte aux bienheureux⁴. En revanche, le foisonnant développement de la prière pour les morts, avec plus de 120 chapellenies au début du XVI^e siècle, en semble largement détaché, de même que de toute insertion dans un espace précis de la cathédrale⁵.

- 3 La cathédrale Notre-Dame de Tournai présente en revanche un exemple d'adéquation entre les chapelles et autels d'un côté, dont la distinction dans le vocabulaire semble assez floue, et les chapellenies de l'autre, au nombre de 43 en 1424⁶. Des chapelles n'existent qu'autour du vaste chœur gothique, la nef et les transepts romans n'en possédant pas. Les premiers autels supportant des chapellenies particulières ont été construits à la fin du XII^e siècle dans les tribunes qui surmontent les portes occidentales, ils ont été ensuite déplacés dans les absides des deux transepts et placés là en arc de cercle le long de la muraille. Dans sa construction du XIII^e, le chœur ne comportait pas de chapelles, elles furent ouvertes sur le déambulatoire à partir de la seconde moitié du XIV^e siècle, et pratiquement seules celles du côté septentrional reçurent des chapellenies particulières. Le développement des mémoires privées perpétuées par des fondations de messes associées à des autels particuliers, commencé tôt à Tournai, connut donc une incontestable promotion par le déplacement de ces autels, mais n'atteignit ensuite qu'une ampleur limitée. Les vocables viennent des attachements spirituels propres aux fondateurs, tournés vers les figures universelles sans coloration particulière. Trois

seulement traduisent peut-être la volonté de transporter à Tournai une dévotion liée à une communauté ecclésiale d'origine : Martin, Denis et Lambert. La primauté des saints apostoliques traduit l'ancienneté de ces choix, qui semblent largement détachés des reliques. Celles-ci ne sont pas placées sur les autels, mais dans des châsses disposées en hauteur autour du sanctuaire. La vénération des restes saints est donc étroitement liée à la liturgie capitulaire et non aux chapellenies privées, comme le montre aussi la disposition de l'important reliquaire de saint Eleuthère, trônant sur des piliers au dessus du maître-autel. Si cet évêque patronne la cité et du diocèse, la cathédrale est dédiée à la Vierge, ce qui confirme la distorsion entre les vocables et les reliques. Une des châsses du pourtour du sanctuaire abrite celles de saint Hippolyte, dont aucune chapelle ne porte le nom. Dans le cas tournaisien, l'accent spirituel est mis sur une dévotion traditionnelle et liturgique de saints particulièrement choisis, soustraite à tout lieu particulier. Comme à Angers leur demeure abrite dans un espace unifié une cour céleste fortement identifiée, où, après un premier essor à la fin du XIIe et au XIIIe siècle, viennent difficilement et timidement s'insérer des dévotions particulières de patronage liées à la mémoire des morts.

- 4 À Notre-Dame de Paris comme à Saint-Julien du Mans, une forte valorisation s'attache aux autels. Dans la première, le classement d'un pouillé copié vers 1525, mais sans doute plus ancien, se fonde sur l'énumération des 42 autels qui supportent 121 chapellenies⁷. Ceux-là portent des vocables de saints alors que celles-ci ne sont désignées que par le nom de leur fondateur et des numéros. Il n'est pas question des chapelles, et certaines tables étaient situées en dehors d'elles comme celle que fit édifier Nicolas d'Orgemont en l'honneur de saint Martin, entre celles des Ardents, au fond du sanctuaire, et de saint Sébastien⁸. Le fait est d'autant plus remarquable que leur existence monumentale, tant entre les contreforts de la nef qu'au pourtour du chœur, marquait toute l'ordonnance du bâtiment : l'incohérence entre dispositif monumental et organisation institutionnelle s'explique sans doute par l'ancienneté du premier, qui a ensuite quelque peu perdu de sa signification face au développement intensif de la seconde⁹. La parcellisation de l'espace qu'il entraînait ne s'est pas vraiment traduite dans la vie religieuse de la cathédrale. Au Mans, le nombre des chapelles est beaucoup plus réduit, puisque la nef romane n'en connaît pas ; treize forment une couronne rayonnant autour du chœur. L'inventaire dressé en 1473 par le chanoine Simon Thevenier énumère 28 autels qui supportent un ensemble de 74 chapellenies, caractérisées par le nom du chapelain qui les dessert et la désignation du présentateur¹⁰. À Paris comme au Mans, les tables sacrées portent des vocables de saints, le plus souvent un seul : à Paris on en compte 56 pour les 42 autels, au Mans, un seul est dédié à deux élus à la fois, Fabien et Sébastien. Les associations parisiennes témoignent d'ajouts successifs plus que de liens dévotionnels : sainte Agnès et saint Jean l'Évangéliste patronnent ensemble un autel, de même que saint Pierre et saint Etienne ou saint Anne et saint Martin. La mise en place des vocables remonte sans doute assez haut, ce que montre la primauté des figures proches du Christ sur les saints venus d'ailleurs par la piété des fondateurs¹¹. Néanmoins, ceux-ci ont su prendre leur part, et des noms rarement présents apparaissent, Augustin ou Pierre Martyr. Si Denis et Geneviève sont restés en mémoire, les traces manquent des évêques des temps les plus reculés. La vénération des saints correspond de plus en plus à des démarches privées, et non à celles de l'Eglise de Paris en tant que telle. Elle se traduit par des fondations de messes, s'attachant plus étroitement qu'à Angers à l'entretien des mémoires individuelles. La présence d'anges, à Paris comme au Mans, d'un autel de l'Annonciation au Mans et d'un autre voué à l'Assomption à Paris, éloigne de la recherche d'une

cohérence entre le vocable et les reliques. À Notre-Dame de Paris, celles-ci ne sont que partiellement associées aux *altaria*. Si la châsse d'argent et d'or de saint Marcel a pris place à cinq mètres de haut en arrière de l'autel majeur, sous un édicule gardé par des anges, si des reliquaires entourent cette même table sur des socles richement sculptés¹², en 1434 le chapitre décide que le chef de saint Denis sera mis en place seulement les samedi, dimanche et lundi, et aux fêtes solennelles, et que le tableau contenant les reliques de saint Sébastien n'ornera l'autel voué à ce saint qu'un lundi par mois, et les lundis où tombent des fêtes solennelles. Le reste du temps, il sera remplacé par une relique moins précieuse¹³. Un souci de sécurité enferme dans le trésor les plus précieux bijoux contenant des ossements sacrés, notamment ceux qui ont été donnés en nombre par les princes et princesses dans la seconde moitié du XIV^e siècle et les premières années du suivant. C'est bien au trésor que les chanoines prennent en 1429, pour la vendre, une image de saint Denis en or aux armes d'Isabeau de Bavière¹⁴. Mais des choix spirituels inspirent aussi les décisions, comme la volonté de rendre plus rares les ostensions, qui peuvent prendre des formes particulièrement solennelles. En 1414, le chapitre décide de porter en procession, chaque Toussaint, avec les chanoines en chape et un important luminaire, le grand tableau d'or contenant plusieurs reliques que le duc de Berry lui a donné l'année précédente¹⁵. Un équilibre se maintient donc entre le développement des piétés personnelles et celui des grandes liturgies collectives, comme entre la relation de prière et de patronage qui rapproche fidèles et saints et la médiation, plus visuelle que tactile d'ailleurs, de leurs restes enchâssés de splendeur.

- 5 Une totale disparition de la notion d'autel caractérise les exemples rouennais et cambrésien. Un pouillé du XIV^e siècle n'énumère que des chapelles dans la cathédrale de Cambrai¹⁶, et il en va de même pour l'inventaire des chapellenies que le chapitre de Rouen a fait dresser en 1429 pour connaître les services à assurer et les prêtres qui en ont la charge¹⁷. Si les 25 chapelles rouennaises sont réparties sur tout le pourtour de la cathédrale, chœur, transept et nef, parmi les 18 de Cambrai une seule, affectée à la paroisse incorporée à la cathédrale, s'ouvre sur un bas-côté de la nef¹⁸. Ces chapelles sont désignées dans les deux églises par le nom d'un saint, mais ce n'est que partiellement le cas des chapellenies qu'elles accueillent en leurs murs. À Rouen, 39 chapellenies sur 69 sont affectées, en 1429, d'un vocable de saint, aucune à Cambrai où elles portent des numéros dans une série conçue pour la cathédrale entière et non chapelle par chapelle comme à Paris. Une relation existe parfois entre le patron de la chapellenie et celui de la chapelle où elle se situe. L'identité souvent, mais aussi quelquefois un lien plus subtil. La chapellenie saint Leu (Loup) se trouve dans la chapelle rouennaise de sainte Colombe : deux figures sénonaises, une martyre et un confesseur, sont ainsi rapprochées et hiérarchisées. En revanche, une chapellenie vouée à saint Denis se trouve dans la chapelle saint Etienne. À Rouen et à Cambrai, comme à Paris, les saints apostoliques tiennent le premier rang parmi les vocables : plus de la moitié à Cambrai, qui ne connaît aucun bienheureux local, alors qu'à Rouen, si Philibert, Austreberthe, Valéry ou l'apôtre du Vexin Nicaise sont absents, les premiers archevêques apparaissent à deux reprises, en compagnie de l'évêque d'Avranches Sever¹⁹. Les autres sont venus de région plus ou moins éloignées, Eloi, Julien et Léonard à Rouen, Elizabeth à Cambrai²⁰, ou des figures très fréquemment présentes et mal déterminées comme Nicolas ou Blaise. L'existence de vocables dogmatiques ou événementiels comme la Trinité (dans les deux cathédrales), le Saint Esprit (à Rouen), l'Ascension, le Saint Sacrement, les Trépassés ou le Nom de Jésus (à Cambrai) montre le triomphe de la dissociation entre les vocables et la présence des reliques²¹. Un usage courant s'impose parfois contre le nom de l'écu, ainsi à Rouen une

chapelle du déambulatoire sud est-elle appelée plus souvent « du revestiaire » que « de saint Barthélemy ». En revanche, une statue peut identifier fortement une chapelle à son saint patron comme probablement à Rouen celles de « saint Martin à pied » et « saint Martin à cheval »²². À Cambrai, un inventaire des reliques ne les localise nullement, ce qui laisse penser qu'elles étaient, comme à Rouen, en grande partie enfermées dans une salle du Trésor et soustraites à la dévotion quotidienne des fidèles²³. Si à Cambrai une châsse monumentale recueillant celles de nombreux saints, confectionnée en 1354, fut finalement placée au dessus de l'autel de *Requiem*, au fond du sanctuaire, au début du XVe siècle, le chœur de Notre-Dame de Rouen n'abritait pas de restes saints dans sa disposition habituelle. C'est seulement aux grandes fêtes que les fiertés étaient sorties du Trésor pour être disposées entre les piliers du chœur et sur le maître-autel²⁴. Un relatif désintérêt de la vénération des saints marque donc ces deux églises, en particulier dans sa dimension communautaire. Au contraire, les dévotions privées imprègnent fortement l'espace sacré, imposant même la clôture des chapelles où elles trouvent à se déployer. Entre 1405 et 1409, on ferme par des constructions de bois uniformes toutes les chapelles de l'abside et du pourtour du chœur de Cambrai et en 1479 une clôture de pierre vient isoler la chapelle saint Barthélemy dans le déambulatoire de Rouen.

- 6 Cette situation de la fin du Moyen Âge pousse ses racines dans des particularités beaucoup plus anciennes. En Normandie surtout, la rareté des saints locaux, martyrs et confesseurs, s'est doublée d'une relative indifférence des archevêques aux lieux de leur sépulture, qui fut sans doute très tôt la cathédrale, vite oubliés, à l'exception d'Ouen, enseveli dans la basilique des saints Pierre et Paul à laquelle il donna finalement son propre nom. La tradition qui veut que Romain ait été inhumé dans ce qui devient ensuite l'église paroissiale saint Godard ne remonte pas au-delà de la fin du XIe siècle, au moment où son corps est placé dans une châsse à la cathédrale. La célèbre procession en l'honneur du saint archevêque, où cette « fierté » est portée par un prisonnier que le chapitre cathédral a le privilège de faire libérer à cette occasion, ne se rend pas à Saint-Godard ; elle se tient à l'Ascension, et non le jour de sa fête. Cependant, le tombeau de l'église paroissiale où on le disait avoir été inhumé était encore connu et vénéré au XVIIIe siècle. La tradition qui place la tombe de l'évêque Mellon à saint Gervais apparaît au XIIIe siècle²⁵. Les pillages et sévères destructions des bandes normandes puis la faible sacralisation des bâtiments et des espaces ecclésiastiques, qui freine fortement le mouvement de restitution des autels pendant la période grégorienne, prolongent les effets d'une culture religieuse particulière et expliquent eux aussi la marginalité des reliques et le morcellement de l'espace cathédral.
- 7 La diversité des situations dans ces cathédrales porte d'abord sur l'intensité de la vénération des élus, forte à Angers, manifestement plus discrète et surtout moins étroitement liée à la vie spirituelle de l'église-mère à Rouen ou à Cambrai. Elle se marque aussi dans l'emprise et l'organisation spatiale de cette dévotion, un modèle sans doute ancien d'unité et de hiérarchisation s'effaçant plus ou moins devant la montée des démarches privées qui peuvent conduire jusqu'à sa parcellisation en espaces clos où les jubés, voire les clôtures séparant le chœur capitulaire du sanctuaire, viennent également prendre place. Elle caractérise aussi les attaches, matérielles ou plus spirituelles, de la vénération. Ossements, autels et statues peuvent être fortement valorisés par des dispositifs organisés et signifiants, où une fixité hiérarchisée se complète éventuellement d'une mobilité processionnelle. Mais patronages conventionnels, simples invocations ou, mieux, célébrations dans le cadre des messes du propre peuvent aussi retenir la quasi-

exclusivité des pratiques en l'honneur des bienheureux. La diversité s'exprime encore dans le lien, affirmé ou relâché, entre la mémoire des saints et celle des morts : la supériorité progressive de la messe ne détache-t-elle pas la fondation de services de la vocation à un élu particulier soigneusement choisi comme éternel patron, desserrant un noeud que l'on rencontre encore bien présent à Notre-Dame de Paris dans la première moitié du XIV^e siècle ? Dans ce domaine cependant les dispositions précises pour les célébrations, dans les actes de fondations ou les testaments, en disent sans doute plus long que les simples choix de vocables pour les chapellenies. Toutes ces spécificités ont pris corps dans l'histoire propre de chaque diocèse et même de chaque communauté, sans que l'on puisse définir des espaces régionaux, comme le montrent les fortes dissemblances entre Tournai et Cambrai, et les ressemblances entre cette dernière et Rouen²⁶. Leur inscription dans les monuments contribua évidemment à les maintenir face à des phénomènes de circulation des clercs et donc des formes de dévotion, d'autant que ceux-ci touchaient davantage les initiatives privées que des pratiques communautaires nettement moins plastiques.

NOTES

1. B. BEAUJARD, *Victrice de Rouen et le culte des saints en Gaule à la fin du IV^e siècle*, dans 396-1996, XVI^e centenaire de la cathédrale Notre-Dame de Rouen, colloque international 5, 6 et 7 décembre 1996, Rouen, 2005, p. 17-22.
2. Une présentation très précise de ces autels se trouve dans le volume consacré au diocèse d'Angers des *Fasti ecclesiae gallicanae*, (VII), p. 51-55, sous la plume de Jean Michel Matz.
3. Le XIII^e siècle paraît représenter une étape décisive dans la mise en place du culte de ces saints évêques dans la cathédrale : J.-M. MATZ, « La construction d'une identité collective : le culte des saints évêques d'Angers au Moyen Âge », in *Hagiographica*, 13 (2006), p. 95-120.
4. J.-M. MATZ et F. COMTE, *Diocèse d'Angers (Fasti ecclesiae gallicanae, 7)*, Turnhout, 2003, p. 43-47.
5. *Ibidem*, p. 15, pour l'effectif des chapellenies.
6. J. PYCKE, *Sons, couleurs, odeurs dans la cathédrale de Tournai au XV^e siècle*, Tournai-Louvain-le-Neuve, 2003, p. 129. D'une façon générale les données sur le cas tournaisien sont tirées de cet ouvrage.
7. *Pouillés de la province de Sens*, éd. A. Longnon, Paris, 1904, p. 419-425. Les totaux qui figurent dans le Pouillé, 43 autels et 127 chapellenies, ne correspondent pas aux énumérations qu'il donne lui-même.
8. G. FAGNIEZ, *Inventaires du Trésor de Notre-Dame de Paris en 1343 et 1416* (extrait de la *Revue archéologique*, 27-28), Paris, 1874, p. 49.
9. Les chapelles de la nef ont été construites dans le deuxième quart du XIII^e siècle, avant que celles du pourtour du chœur ne viennent s'ajouter à la fin de ce siècle. M. Aubert, *La cathédrale Notre-Dame de Paris, notice historique et archéologique*, Paris, 1950, p. 12.
10. *Pouillés de la province de Tours*, éd. A. Longnon, Paris, 1903, p. 162-165.
11. L'autel des saints Ferréol et Ferruce, martyrs bisontins, a été fondé par l'évêque Hugues de Besançon (1326-1332) et celui de saint Géraud par l'évêque Guillaume Baufet, originaire d'Aurillac (1304-1320). *Pouillés de la province de Sens*, éd. A. Longnon, Paris, 1904, p. 421 et 423.

12. M. AUBERT, *La cathédrale Notre-Dame de Paris*, op. cit., p. 16.
13. G. FAGNIEZ, *Inventaires du Trésor*, op. cit., p. 5 et 27.
14. *Ibidem*, p. 27.
15. *Ibidem*, p. 27.
16. *Pouillés de la province de Reims*, éd. A. Longnon, Paris, 1908, p. 281-283
17. F. POMMERAYE, *Histoire de l'église cathédrale de Rouen*, Rouen, 1686, p. 525-533. La *declaratio capellarum* de 1479 présente aussi un classement par chapelle et le mot autel n'y figure pas : Arch. dép. de la Seine-Maritime, G 2102 fol. 72v-73v.
18. J. HOUDOY, *Histoire artistique de la cathédrale de Cambrai*, Paris, 1880, p. 26.
19. Les rouennais sont allés voler au Xe siècle les reliques de cet évêque d'Avranches dans l'abbaye Saint-Sever du diocèse de Coutances : J. FOURNÉE, « Les chapelles d'axe et de pourtour des cathédrales de Normandie », in « *Chapitres et cathédrales en Normandie* », *Annales de Normandie*, série des Congrès des Sociétés Historiques et Archéologiques de Normandie, II, 1997, p. 335.
20. Cette chapelle fut fondée en 1239, en reconnaissance des libéralités accordées par la fille du roi de Hongrie à la cathédrale qui abrite son cœur : J. HOUDOY, *Histoire artistique*, op. cit., p. 24.
21. Le 23 décembre 1440, le chapitre de Rouen décide, sur la requête de la confrérie des Innocents, qu'à la prochaine fête de ces saints la relique de la tête de l'un d'eux sera sortie du trésor pour être placée sur leur autel : Arch. dép. de la Seine-Maritime, G 2129 fol. 127v.
22. J. FOURNÉE, *Les chapelles d'axe*, op. cit., p. 336.
23. J. HOUDOY, *Histoire artistique*, op. cit., p. 317-349.
24. À partir de 1452, ce placement des reliques aux grandes fêtes sera assuré par des ecclésiastiques et des porteurs de torches, auparavant s'en chargeaient des serviteurs laïcs de la cathédrale : Arch. dép. de la Seine-Maritime, G 2134 fol. 203.
25. *Topographie chrétienne des cités de la Gaule*, IX, *Province de Rouen*, Paris, 1996, p. 33-35.
26. Les chapitres cathédraux de ces deux églises étaient unis par un lien de prières.

INDEX

Mots-clés : autel, cathédrale, liturgie

Index géographique : France/Angers, France/Cambrai, France/Paris, France/Rouen, France/Tournai

AUTEUR

VINCENT TABBAGH

Professeur d'histoire médiévale, Université de Bourgogne - vincent.tabbagh@u-bourgogne.fr